



Coatserho

Au point de rencontre des rues Boulet, Michelet et de l'avenue de la République, se trouve le château de Coatserho qui, aujourd'hui accolé à d'autres habitations sur sa façade sud, a perdu une partie de sa splendeur passée.

A l'origine, Coatserho se composait de deux corps de bâtiments à angle droit prolongés sur l'arrière par une tour carrée à deux étages dont le toit à quatre pentes tronquées recouvre le sommet des murs par un léger débordement que l'on retrouve sur l'ensemble des bâtiments. Le long de cette corniche, on remarquera un certain nombre de petites statues, certaines en bois, d'autres en granit, représentant des personnages divers se tenant dans des

positions originales; l'un d'entre eux montre un homme barbu chevauchant un bouc et tenant une fourche à la main. Certaines de ces statuette ont subi les outrages des ans.

Sur la façade principale, une autre tour à cinq pans est surmontée de créneaux avec mâchicoulis qui donne à cette partie un petit air de forteresse; au pied de cette tour, l'entrée principale du logis est une magnifique porte encadrée de granit et décorée en sa partie supérieure par une tête sculptée; la partie haute de la porte proprement dite, représente une sculpture en bois de l'ange Saint Michel terrassant le dragon et dont semblent partir de chaque côté six rayons de lumière



Le général Boudin de Tromelin

en bois également. La poutre médiane de la porte est une colonnette finement sculptée de feuilles de chêne entrelacées. Aux dires de certains propriétaires du château, cette porte pourrait être celle de l'ancienne mairie de Morlaix.

Au droit de ce bâtiment, se trouve aujourd'hui une aile courte avec porte en ogive obturée; il y a plus d'un siècle, cette aile se prolongeait par une construction avec fenêtres en façade et porte sur le pignon.

Les jardins s'étendaient autour de la demeure jusqu'à la chapelle dont il ne reste que le petit porche. Tout autour, des bois encadraient la propriété et descendaient jusqu'au quai de Tréguier. Les derniers arbres furent abattus en 1970 pour permettre la construction de maisons individuelles.

Sur l'un des pignons du château, se trouve, aujourd'hui dissimulée par une

haie, une plaque de marbre rappelant que c'est à Coatserho que naquit et mourut le général comte de Tromelin.

La famille Boudin de Tromelin

Originaires de Normandie, les Boudin étaient armateurs à Honfleur et firent fortune grâce à la course contre les navires anglais.

En 1640, la branche aînée vint s'établir à Morlaix, continua la course avec succès et acquit de nombreuses propriétés dans les paroisses de Ploujean, Plougasnou et le long de la rivière; ils firent construire des magasins sur le port dont les plus importants se trouvaient au niveau de Lannuguy; les réserves d'agrès, de canons, de mâts étaient stockées dans des baraques en bois construites sur les terrains de Coatserho.



La porte du Manoir

Les Boudin étaient seigneurs des Longrais et de Longpré en Normandie; lorsque, suite à un mariage avec la fille de Nicolas le Diouguel de Penanru, la famille reçut la terre de Tromelin en Plougasnou, les Boudin ajoutèrent ce nom à leur patronyme. Ils furent anoblis dans les dernières années du règne de Louis XIII pour services rendus au pays, grâce à la course sus aux Anglais.

Sous Louis XIV, ils achetèrent une charge de secrétaire du Roy, ce qui permit à la famille Boudin d'être représentée aux Etats de Bretagne.

Le général Jacques Boudin de Tromelin

Le représentant le plus illustre de cette famille est sans conteste Jacques Jean Marie Boudin, comte de Tromelin qui naquit à Coatserho en 1771 de Nicolas Boudin de Tromelin, porte-éten-

dard au régiment de Dauphin-cavalerie et de Geneviève du Buisson du Vieux Chastel. L'enfant resta neuf ans à Coatserho avant d'entrer au collège militaire de Vendôme, voué à la carrière militaire. En 1798, lorsque furent brandies les piques révolutionnaires, le château de Coatserho échappa de peu à la destruction, au feu et au pillage des Ploujeannais qui se conduisirent « avec toute la décence possible » dut affirmer plus tard madame de Tromelin. Quelques semaines avant de suivre les émigrés royalistes à Bruxelles, Tromelin épousa en l'église Saint-Melaine, Henriette de Jollivet dont il aura deux fils. En octobre 1793, Coatserho fut mis sous séquestre et madame de Tromelin et sa belle-fille emprisonnées.

Le futur général revint en France en 1795 lors du débarquement de Quiberon. Alors commencèrent les nombreuses péripéties dont fut émaillée son existence; devenu l'ami de Sidney Smith, commandant

de l'escadre de la Manche, il fut fait prisonnier par les Français et ne dut la vie sauve qu'à Sidney Smith qui le fit passer pour son valet canadien du nom de John Bromley.

Comme Bonaparte à une certaine époque, Tromelin fut attiré par l'Orient et s'engagea dans l'armée turque où il obtint le grade de colonel.

Ce n'est qu'en 1802, après onze années d'exil, qu'il accosta à Roscoff, rentra à Coatserho où il fut placé sous la surveillance constante de Morvan, maire de Ploujean. Le 11 avril 1804, accusé d'intelligence avec l'ennemi, il fut arrêté et transféré à Paris; remarqué par l'Empereur, il fut intégré dans la Grande Armée avec le grade de capitaine au 112^e de ligne; colonel après Wagram, général à Leipzig, il commanda à Waterloo la division qui resta la dernière sur le champ de bataille.

Après la chute de Charles X, Tromelin se retira à Coatserho; élu maire de Ploujean, il mourut le 3 mars 1842; refusant tous les honneurs dus à son grade, il fut conduit en terre, seulement accompagné, selon son souhait, des « pauvres de la commune, ceux qu'il a obligés, quelques amis ».

Dans les années 1880, l'un des petits-fils du général, à l'occasion de la communion de sa fille, fit placer, non loin du château, une vierge noire; cette statue, aujourd'hui au centre du rond-point du même nom, aurait été ramenée d'Egypte par Tromelin; elle était restée de nombreuses années à Coatserho avant d'être abritée par le petit édifice de granit que nous connaissons.

Coatserho fut plus tard acquis par la famille de Saint-Prix, puis, en 1892 par les Tardieu de Maleyssie. Il a été depuis cette époque revendu à de nombreuses reprises.



Armes de Tromelin



Boissière (La)

A Morlaix, parmi les maisons récentes qui constituent le quartier de La Boissière, se dissimule derrière de hautes haies le manoir du même nom.

Au bout d'une longue allée, le visiteur a la surprise de découvrir la façade de cette demeure ancienne, précédée d'un porche dont seuls demeurent les piliers verticaux. Une pierre cintrée rappelle que cette entrée était autrefois surmontée d'une voûte aujourd'hui disparue.

Sur la droite, une sculpture avec blason qui devait sans doute couronner cette voûte, a été insérée dans le mur.

De chaque côté de la cour précédant le manoir, des hangars sont utilisés par les propriétaires comme remises ou garages.

A l'origine La Boissière se trouvait sur une ancienne voie romaine conduisant à Saint Jean du Doigt, lieu autrefois véné-

ré et but de pèlerinages, rendu célèbre par la visite qu'y fit la duchesse Anne de Bretagne, reine de France en 1505. Cette situation proche d'un axe fréquenté valait aux occupants du manoir de La Boissière de nombreuses visites de pèlerins qui trouvaient en ses murs un abri pour la nuit ou quelque nourriture, avant de poursuivre leur périple. Anne souffrant d'un problème oculaire alla, elle aussi, prier Saint Jean et s'arrêta en chemin, du moins l'affirme-t-on, chez Pierre de Kersulguen, écuyer, en son manoir de La Boissière.

Au XVI^e siècle, la demeure était certes très différente de celle que nous connaissons aujourd'hui et nous ne pouvons qu'imaginer son aspect d'alors.

Isolée au milieu de terres boisées traversées par l'ancienne voie romaine, La Boissière devait être formée de plusieurs corps de bâtiment juxtaposés, placés

symétriquement de chaque côté du principal corps de logis dont le manoir actuel est le seul vestige. A l'ouest de ce bâtiment nous pouvons encore voir aujourd'hui quelques restes bien conservés composés d'une tourelle avec mâchicoulis, d'une petite tour en pointe et d'une porte cintrée. Le pignon de la demeure, en trop mauvais état, dut être démonté et reconstruit.

En 1957, se trouvaient encore dans le manoir deux superbes cheminées superposées qui furent acquises par un châtelain de Taulé. L'accès à La Boissière se faisait, il y a environ un siècle, par une importante allée bordée d'arbres, de nos jours totalement disparus, et occupée par des habitations modernes. L'entrée du manoir lui-même se faisait par un portail fermant la cour et qui s'ornait d'un blason sculpté. Seuls les piliers demeurent et le blason a été réinséré dans le muret à droite lors de l'étêtage du portail en 1950. Des travaux importants furent effectués dans cette demeure ancienne et à cette occasion une remarquable pierre sculptée qui devait sans doute se trouver sur le manteau d'une cheminée monumentale, fut acquise par Aimé Vacher et transportée dans son manoir de Roch ar Vrini. (Voit tome 1).

Marthe Le Clech en explique l'origine dans son livre sur Tristan Corbière :

"Monsieur et Madame Aimé VACHER conservèrent la propriété, (Roch ar Vrini) l'habitèrent et poursuivirent les embellissements. Ils récupérèrent au manoir de la Boissière, au cours de démolition de bâtiments, une pierre d'un mètre trente sur soixante-dix centimètres environ, sur laquelle sont sculptées les armoiries alliées de Jean de Kersulguen et de Béatrice de Keramborgne, seigneur et dame du lieu en 1480. [...] L'écusson, supporté par un aigle qui le tient dans ses serres, est gravé d'un lion, de sept annelets, d'un heaume et de trois coquilles. Il est accosté de deux figurines d'anges qui déploient deux banderoles sur lesquelles se lit, en caractères gothiques, la devise de la maison de Kersulguen: "Lessez dire".

Situé à une cinquantaine de mètres à l'ouest du manoir se trouvait il y a encore quelques années un pigeonnier auquel on avait accès par une porte basse en ogive, décorée de motifs sculptés. La présence de cette construction seigneuriale indique l'importance que devait avoir La Boissière dans ce lointain passé.



Armes des de Kersulguen.



Coat Congar

Dissimulé au cœur d'un très vaste bois de hautes futaies, le manoir de Coat Congar apparaît au bout d'une allée dont un des piliers d'entrée indique que naquit dans cette propriété le poète Tristan Corbière le 18 juillet 1845.

Ce beau bâtiment à deux étages est encadré par des ailes basses qui donnent à l'ensemble un aspect de demeure cossue telle que nos ancêtres les affectionnaient au début du XIX^e siècle.

Coat Congar fut construit sur les ruines d'un antique manoir dont on retrouve mention au XV^e siècle. De ces temps reculés, il ne reste aujourd'hui qu'un vénérable puits de granit coiffé d'un

dôme, s'appuyant sur quatre colonnes ainsi que quelques vieilles pierres disséminées dans l'actuelle construction. La chapelle qui se trouvait jadis à l'entrée de l'allée, a également disparu.

Le famille de Coatconggar (en un seul mot) dont les armes, nous apprend Louis Le Guennec, étaient « d'or à cinq quintefeuilles de gueules, 2,2,1, au franc canton palé de gueules et de vair de 4 pièces », est mentionnée dès 1380 lorsque le seigneur de l'époque épousa une demoiselle de Coatvout. En 1492, Yvon de Coatconggar, l'un des compagnons de Nicolas Coatanlem dans le complot fomenté par ce dernier avec les Anglais,



T. Corbière

fut arrêté et embastillé pendant quelques mois. Il avait été l'un des armateurs du Leymon qui, en 1527, et alors qu'il cinglait vers le Brésil pour en rapporter du bois, fut coulé bas par quatre caravelles portugaises. Aucun membre de l'équipage breton ne survécut.

La propriété et les terres attenant au château passèrent ensuite par héritage à Françoise de Coatcongar qui épousa Pierre Le Chevoir, seigneur de Coadélan. L'une de leurs descendantes, Marie, fut enlevée à l'âge de 13 ans par Guion Eder de La Fontenelle; ce brigand-gentilhomme qui appartenait, pense-t-on à la famille Beaumanoir, se rendit coupable, sous prétexte de défendre la foi catholique, de maints actes de violence depuis son repaire de Douarnenez. C'est ainsi qu'il pillait, entre autres, le manoir de Mésarnou, propriété de Henri Parcevaux qui avait épousé la mère de Marie Le Chevoir devenue

veuve. La jeune Marie était héritière des terres de Coadélan, Trébriant et Coatcongar; après le rapt de l'enfant, Fontenelle la fit enfermer au couvent de Saint-Malo en 1596 et l'épousa deux ans plus tard.

Le brigand ne fut propriétaire de Coatcongar que quelques mois puisque, poursuivi pour de nouveaux crimes par le parlement de Bretagne, il fut arrêté en 1602 et condamné à être rompu vif sur la roue en place de Grève la même année.

Quelque temps plus tard, Coatcongar fut acquis par la famille de Lesquélen puis transmise aux Nouël vers 1670.

Avant la Révolution, le nouveau propriétaire de Coatcongar, Guy Homon-Kerdaniel acheta pour 54000 livres le manoir, les terres, le colombier et la chapelle qui, déjà à l'époque, menaçait ruines. L'un de ses ancêtres, corsaire

morlaisien, avait offert à l'église de Saint-Martin deux statues en marbre de Carrare qui auraient dû orner la cathédrale de Séville si la felouque qui les transportait n'était pas tombée aux mains de l'équipage breton.

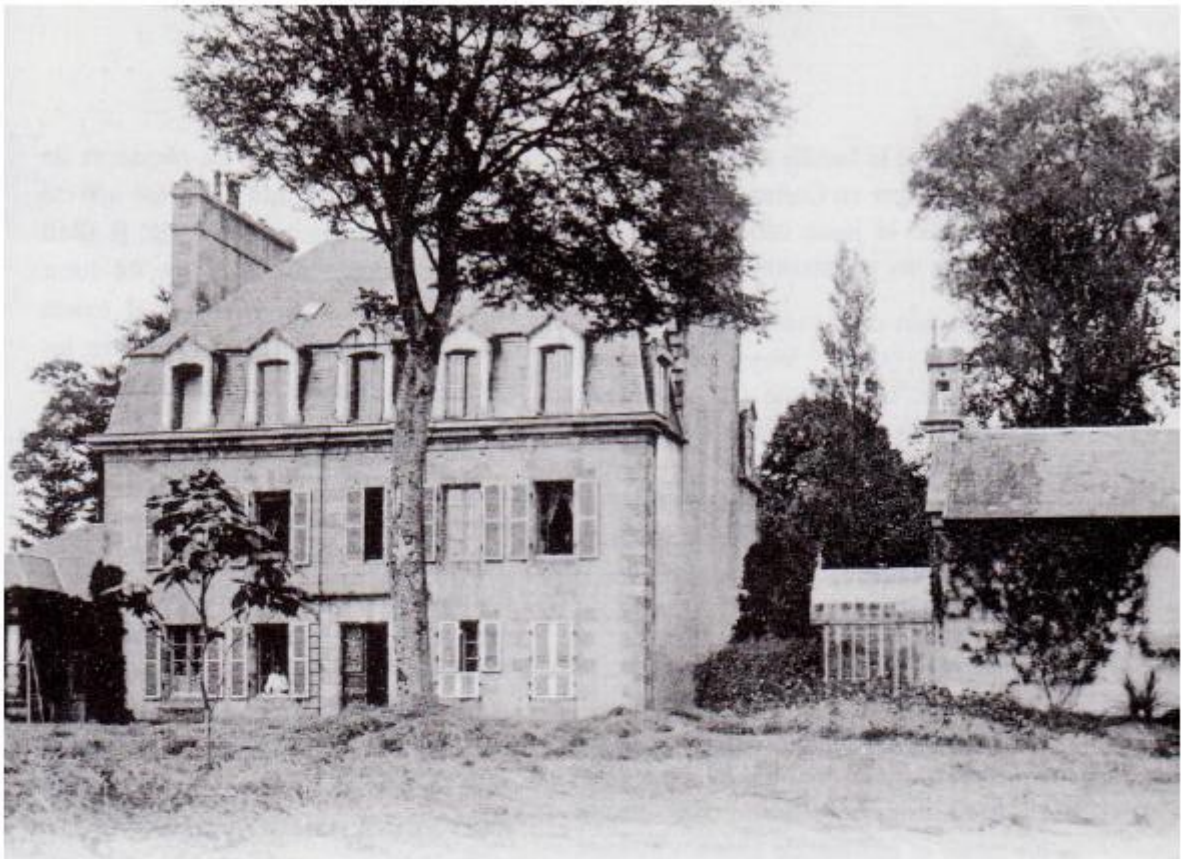
En 1820, Marie-Emilie Homon-Kerdaniel, héritière de Coatcongar, épousa Joachim Puyo qui, en réutilisant les pierres de l'ancien manoir fit édifier vers 1832 l'actuelle demeure. Leur fille, Aspasia épousa Edouard Corbière en 1844 et donna naissance à Coatcongar l'année suivante, à Edouard-Joachim dit Tristan Corbière, l'illustre poète.

L'une des nièces de Marie-Angélique Homon-Kerdaniel, Jeanne-Zoé Le Bris, épousa Félix Le Bon dont les descendants sont toujours propriétaires de Coat Congar et dont nous retrouverons un ancêtre célèbre à propos du château de Kérozar.

Actuellement, le site de Coat Congar est le siège d'un parc de loisirs avec école d'équitation, café-théâtre et courts de tennis, le tout formant le « Centre de loisirs de Coat Congar » dont le parc boisé de 20 hectares est ouvert aux activités et promenades.



Le puits du vieux manoir



Coatamour

Les environs de Morlaix et plus particulièrement Ploujean, ont connu un grand nombre de généraux dont certains ont eu entre les mains le sort de leur pays.

La côte nord du Finistère était souvent un refuge, un lieu de repos loin des armes et de la capitale. Quelquefois leurs origines bretonnes les ont ramenés sur la terre de leur enfance, ou parfois, une alliance avec une famille du pays aura transformé ces hommes en Bretons d'adoption.

Que ce soit les généraux de Champagny, de Trobriant, de Tromelin, de Blois, de la Fruglaye, Borgnis-Desbordes, ou les généraux Dulong de Rosnay, Le Flô, Le Bon, de Forsanz, Weygand ou bien encore

le maréchal Foch, tous ces hommes avaient en commun, outre leur carrière militaire, leur amour de la Bretagne.

Weygand à Coatamour

C'est le cas du général Weygand, né à Bruxelles en 1866 de parents inconnus, mais qui très tôt, alors qu'il est pensionnaire au lycée de Vanves, passe ses vacances d'été en Bretagne, à Perros-Guirec où il découvre les côtes escarpées et déchirées du Finistère nord, les eaux tumultueuses et le sable des plages bretonnes. Ces premiers séjours seront suivis de bien d'autres puisque Maxime Weygand épousa en 1900 Renée de

Forsanz, dont la famille réside au château de Kervolongar en Garlan. C'est dans ce château que le jeune officier passe bon nombre de ses permissions.

La région dut le séduire puisque, 20 ans plus tard, Weygand acheta Coatamour, un manoir qui se trouve presque sous l'arche du Viaduc de la route de Paris. Coatamour ou « Bois d'Amour » serait plutôt une déformation de Coatambourg, dénomination que nous retrouvons dans un acte datant de 1543, selon Louis Le Guennec.

Située au milieu d'un petit parc, la maison, quand elle fut achetée par Maxime Weygand en 1920, manquait du confort nécessaire ; le propriétaire n'hésitait jamais à entreprendre certains travaux lui-même et profitait de tous ses instants de repos pour restaurer sa demeure, redessiner le jardin et surtout tailler les haies, émonder les arbustes ou nettoyer les sous-bois. C'était son occupation favorite et l'on pouvait le voir vêtu « d'un vieux chapeau aux bords rabattus, d'une chemise aux manches relevées et d'un pantalon de flanelle élimée ». Cette description faite par son fils Jacques Weygand est bien différente de l'image que nous avons toujours eue du généralissime, du ministre de la Défense Nationale ou du gouverneur général de l'Algérie, à travers la presse et les photographies. Joffre, dans ses Mémoires, écrit que « Weygand s'était fait remarquer peu avant la guerre au centre des Hautes Etudes Militaires comme un officier hors pair » (Joffre, Mémoires Tome 1)

Bien qu'il fût voisin de Foch (qui avait acheté le château de Trofeunteuniou en Ploujean) seul le hasard plaça Weygand sous les ordres du

général au 20^e corps du régiment de hussards où Weygand avait été affecté en tant que lieutenant-colonel ; il allait devenir le chef d'état major du futur Maréchal (29 août 1914) et il exista bientôt plus que de l'amitié entre les deux hommes ; Foch appelait Weygand « son fils ».

Guidé par le Maréchal, Weygand passait rarement devant un magasin d'antiquités sans ramener à Coatamour meubles ou bibelots. Il possédait également quelques fermes, (à Traonnevez et Kervilzic), les visitait régulièrement, faisant effectuer les réparations qui s'imposaient et « réduisant les loyers si l'année était mauvaise ». « Max est trop généreux, il gâche le métier » disaient les fermiers voisins.

Coatamour fut réquisitionné par les Allemands qui construisirent une série de blockhaus dans le parc afin de surveiller l'aérodrome de Ploujean.

Weygand mourut à Paris en 1965 à l'âge de 99 ans, mais c'est à Morlaix qu'il désirait reposer après sa mort et ce, « alors que la loi lui accordait le privilège d'être inhumé aux Invalides ». La famille émit le souhait qu'une messe fût dite aux Invalides avant son transfert à Morlaix, mais « le gouvernement du général de Gaulle décida d'interdire, même pour un office, l'accès des Invalides à la dépouille de Maxime Weygand ».

Il repose maintenant au cimetière Saint-Charles de Morlaix près de sa femme, pas très loin de Coatamour et de ses rosiers. *



Le général Weygand

Origine et propriétaires de Coatamour

C'est en 1451 que l'on retrouve pour la première fois le nom d'Alain Quintin, seigneur de Coatamour ou Coat d'Amour dont le fils Richard, seigneur de Coatamour épousa Jeanne de Coëtanlem, sœur de Nicolas, le constructeur de La Cordelière

La propriété fut ensuite transmise à Antoine Quintin, seigneur de Coatmaour, de la Boissière et du Roscoat, qui fut sénéchal de Morlaix ; il eut deux enfants dont Marie qui épousa vers 1630 Yves Lollivier, seigneur de Lochrist et qui mourut en 1675 en son manoir de Kergariou en Ploujean.

Son fils, Pierre Lollivier, vendit la terre de Coatamour à Jean Oriot, seigneur du Runiou. La propriété fut transmise par mariage à Charles Joseph Haudeneau,

chef d'escadre des armées navales. Son fils Pierre, comte de Breugnon, ambassadeur au Maroc en 1767 fut guillotiné à Paris en 1794.

Quelques années avant la Révolution, Coatamour comprenait un grand corps de logis appelé le Manoir Noble ; tout proche se trouvaient une chapelle, un colombier, une métairie et un petit moulin. Après avoir été vendue comme bien national, la maison d'habitation fut reconstruite en 1808 et se composa alors du manoir, d'une basse-cour, de jardins avec pavillons, d'un verger, d'un colombier et d'une pièce d'eau. Acquis en 1836 par M. Labbé du Bourquet, l'ensemble était en très mauvais état et ressemblait davantage à une ferme qu'à une maison bourgeoise. Le nouveau propriétaire Charles Dulong de Rosnay entreprit en 1845 d'importants travaux de rénovation. L'avenue d'arbres menant à la demeure



*Le général Weygand
aux obsèques du
maréchal Foch, en
compagnie de l'ambassa-
deur d'Angleterre Sir
William Tyrell*

étant constamment envahie, surtout le dimanche, par des gens mal intentionnés et peu honnêtes, il fut décidé d'élever à l'entrée, une maison de garde.

En 1874, Hippolyte Dulong de Rosnay continua l'aménagement de la propriété, enlevant la toiture et la remplaçant par une nouvelle, brisée et flanquée de deux cheminées hautes de 6 mètres. Afin de protéger la chapelle des pluies et vents d'ouest, il fut décidé de construire une véranda qui prolonge l'édifice sur sa gauche.

Les tilleuls de l'allée ayant été abattus, ils furent remplacés par des hêtres en 1901 et 1902. C'est en 1920 que

Weygand acheta Coatamour à son oncle, M. Dulong de Rosnay.

La propriété, laissée à l'abandon pendant plusieurs dizaines d'années fut achetée en 1989. Les nouveaux acquéreurs regrettèrent que mobilier, boiseries, carrelages, pierres et statues, tout ce qui donnait une âme au manoir, ait été acquis et dispersé par des brocanteurs et antiquaires. Seule la vigilance des fermiers voisins permit de conserver les deux statues d'éléphants postés de chaque côté de l'entrée. Ils furent en effet scellés de nuit dans du béton.

* Le général est aussi l'auteur d'ouvrages historiques et de mémoires ; il fut reçu à l'Académie Française le 9 mars 1932. Son buste par Firmin Michelet se trouve à la mairie de Ploujean.